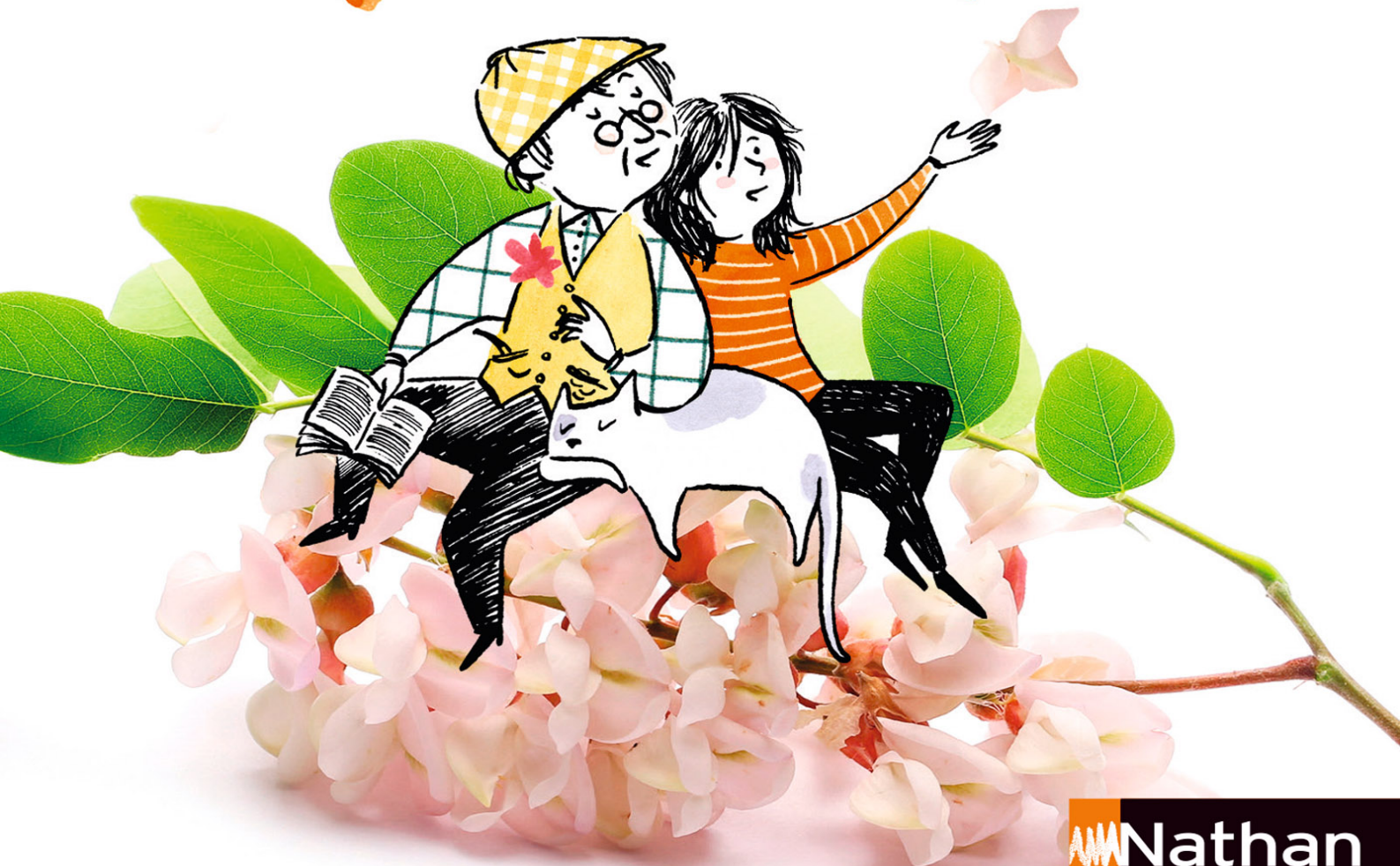


PAULINE ALPHEN

l'arbree,  
le chat,  
le grand-père



# L'ARBRE, LE CHAT, LE GRAND-PÈRE

---

Pauline Alphen

 Nathan

*Papa,  
où que tu sois,  
celui-ci est pour toi !*

Illustration de couverture : Robin

© 2020, Éditions Nathan, Sejer, 92, avenue de France, 75013 Paris, France

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse  
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011

« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN : 978-2-09-259494-0

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

# SOMMAIRE

Copyright

Je voudrais vous dire

L'arbre

Le chat

Le grand-père

De la même autrice, chez Nathan

# JE VOUDRAIS VOUS DIRE

J'aurais pu faire du suspense comme dans les films.

Quand le film commence, tout va bien, il fait beau, le soleil brille, c'est le petit déjeuner, tout le monde est de bonne humeur, tout ça.

Parfois, c'est la musique qui annonce que quelque chose va se passer, que tout ce bonheur ne va pas durer. D'autres fois, on ne se doute de rien, ça nous tombe dessus, *PAF !* C'est un choc.

Je préfère faire autrement. Vous n'avez pas besoin d'être surpris et d'avoir peur, tout en même temps, comme moi. Ce n'est pas une histoire pour choquer, c'est une histoire pour dire les choses de la vraie vie. Et vivre quand même.

Donc : je m'appelle Ambre et je vais vous raconter comment Lamor est entrée dans ma vie. Ne faites pas cette tête. Lamor, c'est pas un gros mot ni une inconnue qui débarque soudain. Elle est là depuis le début. Imaginez plutôt une trappe : Lamor roupille dessous. Elle grandit. Elle attend d'avoir envie de sortir. Nous, on marche sur cette trappe tout le temps, comme si de rien n'était, on l'oublie.

Pourtant, on peut bien empiler des tapis moelleux et de gros meubles dessus, le jour où Lamor doit passer, ben... elle passe. Parfois, c'est tôt. Parfois, c'est tard. Mais elle passe toujours.

Je sais : dit comme ça, ça fiche la trouille. En fait, Lamor fait partie de la vie. Une partie un peu cachée, un peu gênée, mystérieuse. Comme la partie inon-dée de l'iceberg\*. Je vous

jure, il vaut mieux en parler qu'attendre que la trappe s'ouvre en trouant les tapis et en renversant les meubles et les gens.

Bon, je ne vais pas vous mentir, c'est triste. La bonne nouvelle, c'est que la tristesse ne coule pas toujours de la même façon. Et puis on peut faire des trucs pour ne pas se noyer : apprendre à nager, quoi. Je l'ai compris et je n'ai que onze ans. Alors, ça devrait aller pour vous aussi...

Ah, encore un truc : dans la famille des DYS, j'ai pioché la dysorthographe<sup>1</sup>. Ça veut dire que j'écris en faisant plein de fautes parce que mon cerveau prend des chemins différents pour faire les choses.

Si vous n'avez pas la chance d'être dyslexique, vous serez incapables de lire ce que j'écris. C'est comme si j'avais une langue à moi : l'ambrais. Attention, l'ambrais, ce n'est pas que des fautes incroyables ! C'est aussi des inventions, de la poésie, de la liberté.

Heureusement, mon grand frère Arthur comprend ma langue et corrige les fautes pour que vous compreniez aussi. On garde les inventions – parce qu'il faut quand même rigoler un peu avec la langue française !

Donc, « Amor » n'est pas une faute, c'est de l'ambrais. Amor, ça ne fait pas le même effet que « la mort ». Ben, voilà...

# L'ARBRE

La première fois qu'elle est arrivée, j'étais pas préparée. Je ne savais pas que c'était « dans le désordre des choses », comme me l'a appris mon grand-père ensuite. Je vous jure, je ne pouvais pas l'imaginer.

La surprise est toujours un choc. Quand c'est une bonne surprise, c'est cool. Lorsqu'elle est mauvaise, ça fait un « zzzz » dans le corps, comme quand on prend un coup de jus parce que le frigo est vieux. Une chair de poule à l'intérieur.

\*\*\*\*\*

Vous voyez ce bébé, sur la photo, qui vole et rit au milieu de petites fleurs blanches ? C'est moi. Derrière, c'est la main de mon père qui me tient. Le feuillage et les fleurs blanches, c'est mon arbre.

Je crois bien que c'est là qu'a commencé notre histoire d'amour, à mon arbre et moi.

\*\*\*\*\*

Le premier jour du CE2, la maîtresse nous a demandé de représenter notre famille sur une grande feuille. J'ai dessiné ma mère avec un livre, mon père en train d'escalader une montagne, mon grand frère avec un ballon de rugby, ma petite sœur avec sa tétine, mon grand-père avec sa casquette, ses bretelles et sa rose à la boutonnière, mon chat et mon arbre. La

maîtresse a fait la tête de quelqu'un qui voulait une glace à la fraise et se retrouve avec de la vanille.

– Ah... C'est ta famille élargie ?

Élargie ? Ma famille n'était pas passée à la machine, comme le pull de ma mère, elle n'avait pas rétréci, je n'avais pas tiré dessus pour l'agrandir.

– Quand on dit « famille », en général, on parle des parents, des êtres humains, tu comprends ?

Les adultes demandent toujours « Tu comprends ? » quand ils savent qu'ils expliquent mal quelque chose.

En CE2, la dyslexie avait déjà été déclarée et j'avais commencé à fréquenter le dictionnaire pour essayer de comprendre le fonctionnement zarbi de la langue française. À la maison, j'ai cherché les définitions de « famille » et « humain ».

Famille : « Ensemble formé par le père, la mère (ou l'un des deux) et les enfants. »

ÇA, c'est une vision drôlement rétrécie de la famille ! Et mon grand-père, alors ? C'est pas ma famille, peut-être ? J'ai continué à lire. J'ai remarqué qu'en cherchant un peu, je trouve toujours une définition qui m'arrange.

Famille : « Ensemble des personnes unies par un lien de parenté ou d'alliance. »

Yesss ! Retour du grand-père dans la famille.

Ensuite, j'ai lu toutes les définitions de « humain » et je n'ai rien compris.

J'ai cherché « être ».

Être : « Tout ce qui vit et, spécialement, individu d'une espèce animale ; créature : *Les êtres vivants*. »

Voilà ! Mon arbre et mon chat sont des créatures de ma famille parce qu'on a fait des alliances. Nous sommes unis par des liens. Pas des liens de sang. Des liens de vent, de temps, de confidences, de confiance, et de ronronnements. Grâce au dictionnaire, j'avais remis tout le monde dans la famille. J'ai pas raconté tout ça à la maîtresse. Elle n'aime pas quand je lui explique la langue française.

J'ai eu un **B** et « **A mal compris la consigne** » en rouge. J'étais tellement dégoûtée que j'ai même pas cherché la définition de « consigne ». Mais, entre nous : CON-signe, ce n'est pas un hasard.

\*\*\*\*\*

Quand je rentre de l'école, je balance mon cartable, j'attrape mon goûter et je cours m'installer dans le jardin, sous mon arbre. Il y a un endroit où le tronc se creuse pour que mon dos s'y emboîte parfaitement. Sous le toit des branches, avec le vent qui parle aux feuilles et aux oiseaux, ça fait comme une bulle verte de tranquillité et de silence.

Ce n'est pas le silence de l'école quand on fait des exercices de maths. Le silence des maths est plein de soupirs, de grincements de chaises et de tables de multiplication. Et c'est le bazar dans ma tête qui essaye de comprendre.

Ce n'est pas non plus le silence de la nuit, après l'histoire du soir et avant de m'endormir. Celui-là est plein d'images, de la voix et du parfum de ma maman. C'est tout mou dans ma tête, tout confortable, comme un bisou pas baveux.

Non, quand je suis assise sous mon arbre, c'est un silence de sons : le vent, les chevaux qui passent sur le chemin de

l'autre côté du mur, la musique qui sort par la fenêtre de la chambre de mon frère, les chiens qui aboient, les avions, la tondeuse du voisin. Le silence de l'arbre est rempli de ciel et de racines. Et même d'écureuils et de noisettes, si je reste très immobile. Un silence vivant d'autres vies que la mienne.

Tout change si je grimpe sur mon arbre. La grosse branche du milieu est très confortable, assez haute pour que je puisse voir au-delà du muret qui sépare le jardin du club hippique, assez basse pour que je ne me fasse pas mal si je tombe. Le silence de sons devient aussi silence d'images : chevaux, cavaliers, boue, bottes, bombes, rapaces qui tournent dans le ciel.

Lire sur la branche du milieu provoque un frisson spécial. Quand on plonge dans un livre, on oublie qui on est. On devient la fille de l'histoire, ou le garçon, la rose ou le renard, le pirate ou la chanteuse. On oublie qu'on est sur une branche. En évitant le monstre ou l'épée du méchant, on peut tomber. Ça m'est arrivé ! On aurait dit que mon arbre avait demandé à la terre de s'amollir pour m'accueillir. J'aime le frisson de tomber pour de vrai d'un livre sans me faire mal.

La branche du haut est bonne pour imaginer. Je sais où caler mon pied droit et mon genou gauche, où passer mon bras pour me tenir. Croquer dans une pomme sur la branche d'en haut, en regardant les cavaliers tourner dans le manège sans avoir le vertige, est le mélange parfait. Croquer et mâcher, ça évite d'oublier qui on est.

C'est à mon arbre que je raconte le plus de secrets. Encore plus qu'à mon frère Arthur ou qu'à mon chat Aladin. Mon arbre ne saute pas de mes genoux tout à coup parce qu'il a vu

passer une mouche, il ne part pas en sport-études, il ne s'endort pas au milieu d'une phrase, il n'a pas d'amoureuse qui le squatte au téléphone. Il est toujours là, au même endroit, grand, fort. Mon papa aussi est grand et fort, mais il voyage beaucoup et il a la tête pleine de travail. Il n'écoute pas toujours pour de vrai. Mon arbre m'écoute toujours et il ne voyage pas. C'est plutôt moi qui voyage grâce à lui.

D'autres arbres habitent dans le jardin : des noyers, un noisetier, un laurier-sauce, et même d'autres acacias. Je ne sais pas pourquoi je préfère mon arbre. L'amour, ça ne s'explique pas.

\*\*\*\*\*

Donc, la première fois que Lamor est venue, c'était pendant les vacances d'été. Toute la famille rentrait de deux semaines à la plage, sauf mon chat et mon arbre, difficiles à transporter. J'avais hâte de les revoir. Je me suis précipitée dans le jardin en appelant Aladin, qui est arrivé dans un galop roux\*. J'ai tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. Quelque chose dans l'ordre du jardin.

En m'approchant de mon arbre, j'ai vu que le tronc était tout noir et la grosse branche avec ses fleurs blanches était pliée, cassée. Un bout de moi, en dedans, s'est déchiré. J'ai couru chercher mon grand-père, je ne pouvais même pas parler.

Il a reculé sa casquette sur la nuque, et il a posé une main sur mon arbre et l'autre sur mon épaule.

Papi – *Oï va voi !\**

Mauvais signe.

Moi – Qu'est-ce qu'il a ?

Papi – Il a été foudroyé, Ambre.

Moi – Ça veut dire quoi ?

Papi – Qu’il a été atteint par la foudre, sûrement pendant l’orage de la nuit dernière. Tu vois cette partie calcinée ?

Je ne connaissais pas le mot, mais j’ai compris : tout noir, tout brûlé, tout triste : calciné. J’ai commencé à pleurer.

Moi – On peut le soigner ? Réparer la branche ? La coller ?

Mon grand-père a ramassé une fleur par terre et l’a glissée derrière mon oreille.

Papi – Je ne crois pas, *boubele\**. Mais nous pourrions peut-être sauver la moitié de l’arbre qui n’a pas été atteinte. Regarde, le tronc se divise en deux, ici. La foudre a frappé exactement l’endroit où les deux parties du tronc se séparent.

Moi – Alors ?

Papi – Alors, j’ai bien peur que la partie touchée soit fichue.

Il a remis sa casquette vers l’avant et il l’a dit.

Papi – Elle est morte.

*PAF !* Je ne savais pas qu’un arbre pouvait mourir. Je ne savais rien. Même pas ce que « mourir » veut dire. Et encore moins « mourir à moitié ».

\*\*\*\*\*

Le lendemain, au retour de l’école, j’ai mangé mon goûter dans la cuisine.

Papi – On va dans le jardin ?

J’ai fait « non ».

Papi – Ton arbre est toujours là, Ambre.

Moi – Il est tout arraché. Il a mal. Ça me fait mal.

Mon grand-père m'a tendu la main.

Papi – Viens. Allons affronter cette bataille ensemble.

Il m'a fait asseoir au pied de mon arbre, calée contre l'affaissement qui est pile à ma taille. De cette place, je ne vois pas la partie brûlée, seulement la branche en fleur pliée.

Moi – C'était ma branche préférée. Avec Loulou\*, on disait qu'on volait sur un dragon à cause des écailles de l'écorce.

Papi – Les écailles du dragon sont toujours là. Et il y a une branche plus haute, vous pourriez peut-être l'adopter ?

Moi – Pourquoi ? Est-ce qu'on va couper ma branche ? Elle a encore des fleurs !

Papi – La floraison est bientôt finie. Et, tu vois, comme la branche est cassée, la sève doit se faufiler par ces lambeaux.

Moi – Berk, j'aime pas ce mot.

Papi – Hmm... Morceaux ? Bribes ? Des bribes d'arbre, c'est joli, non ? Ton arbre est courageux, mais il s'épuise à nourrir une branche presque morte.

Moi – « Presque », ça veut dire qu'elle est encore vivante.

Papi – Ça veut dire aussi qu'elle sera bientôt morte.

Moi – C'est compliqué.

Papi – Oui.

J'ai mangé mon goûter en regardant très fort les grappes de fleurs vivantes sur la branche presque morte. Pour m'en souvenir.

Moi – On peut attendre l'automne ? Comme ça, il n'y aura plus de fleurs. Est-ce que mon arbre va trop s'épuiser ?

Papi – Essayons ! Nous verrons bien.

Tous les jours, je m’asseyais sous mon arbre, pour regarder l’automne jouer à tombe-fleurs avec mon arbre. Je mettais ma main sur le tronc pour sentir s’il avait mal, et il répondait que non.

J’en parlais avec Papi. Comme il pense souvent à Lamor, il veut bien partager « le fruit de ses réflexions » avec moi. Au bout de deux fois, je lui ai demandé quand il allait me donner les fruits. Maintenant, Lamor a un goût de pomme.

\*\*\*\*\*

Un jour, je suis rentrée de l’école et il n’y avait plus aucune fleur sur la branche cassée, ça faisait un tapis blanc par terre.

Papi – On coupera la branche demain. On pourrait ramasser les fleurs et les faire sécher, en souvenir ?

Moi – C’était le plus grand, c’était le roi du jardin. Il va être tout petit. Ce ne sera plus le même.

Mon grand-père est arrachiste\* : les rois, c’est pas trop son truc. Il aurait dû dire quelque chose comme : « Même les rois meurent, camarade. » Il a seulement dit :

Papi – Est-ce que tu vas l’aimer moins parce qu’il n’est plus aussi grand ? Est-ce qu’il n’est plus le roi, pour toi ?

Je ne savais pas.

Papi – Qu’est-ce que tu ne pourras vraiment plus faire quand il sera plus petit ?

J’ai réfléchi.

Moi – Je pourrai toujours prendre mon goûter et mon cahier et venir faire mes devoirs, assise ici.

Mon grand-père a fait « oui » de la tête.

Moi – Je pourrai peut-être même lire sur l’autre branche. Mais pas des livres où on plonge, parce que c’est trop haut. Peut-être apprendre les dictées de mots, un truc dans lequel on n’est pas fou de plonger...

Hochement enthousiaste.

L’écureuil est apparu, la jolie queue brune en panache, les yeux brillants. Il a parcouru la branche cassée du début à la fin, puis il a disparu dans le feuillage.

Papi – Tu sais, un arbre n’est pas seulement ce que tu vois – un tronc, des branches, des feuilles, des fruits. Une partie fondamentale de l’arbre existe sous terre. Plus fabuleux encore, les arbres communiquent entre eux ! Ils échangent des informations à travers un réseau souterrain de racines. Ils préviennent leurs camarades du danger pour leur donner le temps de préparer un poison qui éloignera le prédateur. Ils se soignent et se nourrissent les uns les autres. On commence tout juste à le comprendre.

Il a caressé le tronc calciné.

Papi – La souche qui restera va nourrir d’autres espèces. Le printemps reviendra et ton arbre fera pousser de nouvelles fleurs.

J’ai fermé les yeux. Je sentais mon arbre derrière moi. Je lui ai dit que tout irait bien. Le vent, le ciel et les oiseaux seront toujours là. L’écureuil ne l’abandonnera pas. Moi non plus.

\*\*\*\*\*

Voilà, on a coupé mon arbre. Mon grand-père me l’a annoncé alors qu’on rentrait de l’école, pendant qu’on ramassait des chapeaux de glands au pied des chênes. On

appelle ça des chapeaux de gnomes. On fait la collection. Les jumeaux sont les plus rares.

Moi – Pourquoi je ne savais pas qu'un arbre peut mourir ?

Papi – Parce que tu n'avais jamais eu affaire à la mort avant. C'est ta première fois.

Moi – Et pas la dernière, hein, c'est ça ?

Mon grand-père a serré ma main plus fort. J'ai cueilli un gland.

Moi – Les chênes aussi vont mourir ? Et les autres arbres du jardin ?

Papi – Oui, un jour... Mais les arbres vivent très longtemps. Tu n'as pas besoin de penser à ça tout de suite.

Mais je n'arrivais plus à m'arrêter.

Moi – Mais alors, tout le monde va mourir ?

Papi – Oui.

J'ai réfléchi.

Moi – Les voisins ?

Papi – Aussi.

J'ai essayé de penser à quelque chose d'impossible.

Moi – Pas Arthur, quand même ?

Grand-père a ouvert les bras. J'y suis allée.

Moi – QUOI ? Le monde entier ? LE MONDE ENTIER VA MOURIR ?

Ça faisait un drôle de vertige.

Papi – Pas le monde entier en même temps, *boubele*. Et, avant de mourir, il y a toute la vie...

Je l'avais presque oubliée, la vie. Le piège, quand on se concentre sur la partie inondée, c'est qu'on ne voit plus celle qui est au sec.

\*\*\*\*\*

La mort, c'est un truc bizarre : on essaye de ne pas trop y penser, parce que ça fait mal, mais c'est bête, parce que ça arrivera quand même et, du coup, on ne sera pas préparés. Franchement, on ne peut pas en vouloir à ceux qui font semblant de croire qu'ils resteront toujours au sec.

# LE CHAT

La deuxième fois qu'elle est arrivée, j'étais en CM2. Ce n'était pas une surprise comme pour mon arbre. Ça ne veut pas dire pour autant que je n'étais pas triste. Ça veut dire seulement qu'en plus de la tristesse, il n'y avait pas la surprise. Donc, on peut être triste tranquillement sans être distrait par le « zzzz ».

\*\*\*\*\*

Un an plus tôt, Aladin avait attrapé le sida des chats. C'est une maladie dont on ne peut pas guérir. On savait qu'elle pouvait revenir à n'importe quel moment. Impossible de faire comme si de rien n'était, parce qu'il était revenu tout maigre de l'hôpital des chats. Il marchait comme un papi matou alors qu'il n'avait que cinq ans et demi, il chassait moins et dormait de plus en plus.

Un jour, Aladin ne s'est pas levé. Quand je suis arrivée dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner, au lieu de venir me voir, il est resté couché sur une chaise.

– Il est patraque, aujourd'hui, a dit mon père.

Mon chat a bougé les oreilles et remué sa belle queue rousse quand je me suis approchée.

Papa – Je crois qu'on va l'amener chez le véto, histoire de voir si tout va bien.

Je caressais les poils blancs de son ventre, là où c'est tout doux. Il ronronnait.

Papa – Et... hum... je me disais que je pourrais venir te chercher à l'école, et Loulou pourrait dormir à la maison puisque c'est vendredi. On mangerait au resto chinois. Qu'est-ce que t'en dis ?

Sur le coup, j'ai trouvé ça super. Mon père venait rarement me chercher et le resto chinois est notre préféré. J'aurais dû me douter qu'il y avait aiguille sous roche\*. Je connais mon père. Quand quelque chose ne va pas, il essaye tout de suite d'inventer un truc bien pour noyer le poisson\*. Papi appelle ça « une manœuvre de diversion ».

Ma mère a une autre tactique : on parle de ce qui ne va pas dans tous les sens pour « faire le tour de la question ». Quand on a bien tourné, qu'on a épuisé le problème, qu'il n'en peut plus, elle propose aussi un truc bien. Genre lire un livre qui, comme par hasard, parle de l'aiguille. Mon père et ma mère ne sont pas toujours d'accord.

Le lendemain, c'était samedi. Avec Loulou, on est restées au lit pour parler. On avait des choses importantes à se dire sur Morgane Lapest. Je voulais aussi lui parler de Balthazar. Balthazar, c'est... quelqu'un. On s'est connus en CM1. D'abord, on ne s'est pas vus, puis on s'est reconnus, mais on s'est perdus, et après retrouvés. Comme dans la chanson. C'est quelqu'un du tourbillon de la vie.

Mais Papa a appelé pour dire qu'il avait fait des crêpes. Après, il nous a amenées à la piscine et j'ai dormi chez Loulou. Je n'ai pensé à mon chat qu'en rentrant à la maison, dimanche matin.

– Il est où, Aladin ?

Mes parents se sont regardés.

– Dans notre chambre.

Ça, c'était pas du tout normal. Chez nous, les chats dorment dehors. Ou dans la cuisine, en hiver, quand il fait vraiment froid. Ma mère déteste dormir avec un animal. Déjà que mon père ronfle...

Papa a emmené ma petite sœur Lili dans le jardin – manœuvre de diversion – et Maman s'est assise à côté de moi.

– Ambre, tu te souviens que la maladie d'Aladin était en phase d'incubation ?

J'ai vu sa tête. J'ai pigé. Autant y aller cash. Percer l'ABC\*.

– Il s'est désincubé ? Et comme il n'y a pas de médicaments pour le sida des chats, il va mourir ? Aladin va mourir, c'est ça ?

Chaque fois que je disais « mourir », ma mère clignait des yeux. Je le disais exprès. Pas pour lui faire de la peine. Mais pour voir si ça entraît dans ma tête. Dans mon cœur, je le sentais déjà. Souvent, mon corps sait des trucs avant ma tête. Mon corps savait qu'Aladin allait mourir mais ma tête avait besoin de tourner la question.\*

Moi – On ne peut pas l'opérer ? Lui enlever la partie malade, comme pour mon arbre ? Je le porterai partout, je chasserai même des mulots pour lui. Je le jure ! On peut pas zigouiller ce sale sida de la mort qui tue ?

J'étais en colère.

Maman – Ma coccinelle, le sida n'est pas localisé comme la partie brûlée de l'arbre. On ne peut pas opérer.

On a commencé à pleurer toutes les deux en même temps.

Maman – Le vétérinaire a demandé si... si on voulait abréger ses souffrances. Tu comprends ?

Je comprenais, mais j'ai dit « non » quand même. Je voulais entendre, je voulais que ça entre dans ma tête.

Maman – On peut lui faire une piqûre pour qu'il s'endorme. Ça ne lui fera pas mal.

Elle tournait autour du pot.

Moi – Au lieu d'attendre que le sida le tue, on le tue avant, c'est ça ?

Clignement.

J'ai sauté de ma chaise.

Moi – Vous n'avez pas fait ça ?

Ils ne l'avaient pas fait. Ils voulaient nous en parler avant. Enfin, à Arthur et à moi. Lili était trop petite pour le désordre des choses.

\*\*\*\*\*

J'ai reçu un mail d'Arthur.

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Chère Grande Petite Sœur,

Maman m'a dit pour Aladin. Saloperie de sida ! J'ai pensé à lui toute la journée et j'ai raté tous mes essais au rugby.

Tu te souviens quand il a grimpé dans les rideaux neufs que Papa avait passé l'après-midi à poser en se

disputant avec Maman ? Aladin a tout fait tomber. Et le jour où il a fait pipi dans le chapeau préféré de Papi ?

Dis-moi comment tu vas. Je sais que tu es triste. Moi aussi. Et j'aurais préféré être triste près de toi.

Qu'avez-vous décidé ? Comment notre Petite Petite Sœur prend la chose ?

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Cher Monfrère,

Ouf, tu m'écris !

On a décidé d'attendre un peu. Le véto dit qu'il faut surveiller s'il mange et s'il boit. Aladin est tout patraque, mais il mange un peu et il ronronne toujours aussi fort. Et il dort dans ma chambre, c'est un avantage collatéral\*.

On n'est pas rentrés dans les détails avec Lili. Je crois qu'elle se doute de quelque chose, mais elle ne veut pas y penser. Faut la comprendre. Elle traite Aladin comme une peluche. Elle lui met une couverture, lui dit « Voilà, fais un gros dodo » et lui donne des bouts de son goûter. Puis elle va jouer comme si de rien n'était. Mais la nuit, elle s'est remise à rêver des momies de chats du Louvre

Moi aussi, j'aurais préféré être triste près de toi.

Tu te souviens quand Aladin est tombé amoureux du mulot et qu'il l'a léché au lieu de le manger ?

Pendant les vacances vertes, à Paris, on avait visité le musée du Louvre. Lili était restée scotchée devant les momies égyptiennes d'animaux. Le pharaon, elle s'en

fichait complètement, mais les momies de chats, d'oiseaux et de crocodiles, elle en avait parlé pendant des jours et des jours.

P.S. : Est-ce que les cauchemars, c'est contagieux ?

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Je me souviens très bien : il courait comme un fou dans le jardin pour attraper un campagnol. La bestiole est partie à gauche, Aladin à droite, ils ont tourné en rond et se sont retrouvés nez à nez. Le mulot paralysé de terreur. Un coup de patte et son sort était réglé. Ils sont restés face à face, aucun ne bougeait. Soudain, Aladin l'a léché ! Une fois, deux fois... Ça a réveillé le mulot, qui a sauté, rebondi sur la tête du chat et filé. Aladin a passé le reste de l'après-midi à essayer de lui remettre la patte dessus. Si on ne l'avait pas tous vu, on ne l'aurait pas cru. Aladin est un chat romantique !

P.S. : Toi aussi, tu rêves des momies du Louvre ???

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Ben, non. Enfin, j'en sais rien. Je fais des cauchemars mais je suis pas bête au point de m'en souvenir. Mais Lili, si.

**De :** Arthur

À : Ambre

Ce n'est peut-être pas si bête. Il paraît qu'écrire ses rêves, ça aide à se débarrasser des problèmes qui nous turlupinent. Moi, je les dessine. Je t'envoie celui que j'ai fait avant le dernier match de rugby contre des gros balèzes.

\*\*\*\*\*

Pendant la journée, ma mère et mon grand-père s'occupaient de mon chat. Ils transportaient son panier partout. Au soleil, à son endroit préféré sous les bambous, dans le bureau de ma mère pendant qu'elle travaillait, dans la cuisine quand Papi faisait des tartes. Le matin, c'était moi qui lui donnais ses médicaments avec la seringue. Il avait même un shampoing sec parce que ça le fatiguait de se lécher. Lili était chargée de lui mettre le talc et de le frotter tout doucement. Ils adoraient ça, tous les deux. Elle lui chantait la chanson de Papa quand on ne voulait pas entrer dans le bain : « À la claire fontaine, je m'en vais te laver. Et l'eau sera si noire qu'il faudra la jeter... Il y a longtemps que j'te lave, jamais je ne t'oublierai... »

\*\*\*\*\*

C'était le dernier jour des vacances rouges. J'avais passé une semaine géniale chez Loulou. On avait construit une cabane, regardé des films et joué avec son nouveau chien, un patou des Pyrénées, un chiot énorme. Il grignotait tout : les canapés, les barreaux de chaise, les tennis. Trop mignon.

En revenant à la maison, j'ai trouvé Aladin encore plus maigre, on voyait tous ses os. Il ne se levait plus du tout. On était obligés de lui donner à manger et à boire avec une

seringue. Il ronronnait enrôlé et sa queue était fanée. C'était lui, mais c'était pas lui.

Une nuit, je me suis réveillée et c'était impossible de me rendormir. Je suis descendue dans la cuisine. Ma mère était assise à côté du panier d'Aladin et elle le caressait. Il était minuit, mais elle ne m'a pas disputée. Je me suis installée de l'autre côté du panier et je l'ai caressé aussi.

Moi – C'est le meilleur chat du monde.

Ma mère a souri. Mon père est arrivé.

Papa – Vous ne dormez pas non plus, les filles ? Vous voulez une tartine avec du chocolat ?

On a mangé les tartines, on a regardé la lune, j'ai raconté comment j'avais attrapé les cauchemars de Lili. Puis on a arrêté de parler jusqu'à ce que Papa dise :

Papa – Ambre...

À ce moment pile, tout est entré dans ma tête. À fond. J'en avais mal au corps.

Papa – Je crois qu'Aladin est très très fatigué.

J'ai fait « oui ».

Maman – Il souffre. Il mérite de se reposer, tu ne crois pas, ma libellule ?

J'ai fait « oui ».

Maman – Tu veux qu'on attende mercredi ? Est-ce que tu voudrais venir avec nous chez le vétérinaire ?

Papa – Tu n'es pas obligée d'être là.

J'essayais de ranger tous les trucs qui entraient dans ma tête avec ceux que j'avais dans le cœur. Lamor... mon chat... tristesse... pourquoi... et après... plus jamais... vide... comment... tristesse... Mon chat mon chat mon chat...

Maman – Est-ce que ça t'aiderait de savoir comment cela va se passer e-xac-te-ment ?

Oui.

Maman – Le vétérinaire va lui faire une piqûre pour l'endormir. Ça ne lui fera pas mal. Après, on lui injectera un produit, et son cœur et sa respiration diminueront peu à peu, doucement.

Je n'arrivais pas à parler. Mais Papa a deviné.

Papa – On restera tout le temps avec lui. Il sera dans nos bras. On lui parlera, on le caressera...

Je regardais Aladin de toutes mes forces. Je ne voulais pas qu'il souffre. Pour quoi faire ? Il n'irait pas mieux, ce serait de pire en pire, il ne guérirait pas. J'ai dit son nom. Aladin...

Tout le monde a pleuré, et les larmes tombaient sur mon chat, qui essayait de les lécher. On a ri, et c'était comme un arc-en-ciel. Alors, j'ai dit « D'accord ».

Tout à coup, le sommeil m'a écrasée. Je ne voulais plus parler. Ni pleurer. Ni ranger mon cœur. Je ne voulais plus imaginer.

Papa m'a portée dans ses bras dans l'escalier jusque dans ma chambre et il a attendu que je m'endorme. Ça faisait longtemps qu'il ne le faisait plus.

Le lendemain, avant de partir à l'école, j'ai dit au revoir à Aladin dans son oreille et j'ai glissé un dessin dans son panier pour l'accompagner. Comme si c'était un pharaon égyptien. Pour qu'il ne soit pas tout seul au moment de traverser.

\*\*\*\*\*

Le week-end suivant, Arthur est rentré à la maison pour ne pas être triste tout seul. Les parents avaient tout expliqué à Lili, mais elle a redemandé, comme si Arthur pouvait changer les choses :

Lili – Il est où, Aladin ?

Arthur – Tu le sais bien, Lili.

Lili – Nan.

Arthur – Il est... parti.

Lili – Comme quand Maman part en voyage ?

Arthur – Sauf que Maman, elle revient. Aladin, il ne reviendra pas.

Il l'a prise sur ses genoux. Elle a regardé par la fenêtre, le soleil, le jardin. Son menton tremblait un peu, mais elle a dit :

Lili – Même s'il revient pas, s'il fait un beau voyage, c'est bien, non ?

Et *hop*, elle est partie jouer. Dommage qu'on ne puisse pas redevenir petite de temps en temps.

\*\*\*\*\*

Il y a un truc pas logique avec la mort : c'est qu'Aladin est mort, mais il est toujours là. Je le vois partout. Je sais que son cœur a arrêté de battre, ses poumons de respirer, que ses yeux ne voient plus rien, que ses moustaches et sa queue ne remuent plus, que ses os et ses poils roux et même les blancs sont

devenus des cendres grises et que ses ennemis peuvent faire pipi partout sur son territoire parce qu'il n'est plus là pour leur mettre des gnons – ça, ça m'énerve.

Je sais qu'il ne chassera plus les lézards, ne m'accompagnera plus au potager, ne trônera plus sur les manuscrits de ma mère, ne dormira plus sur les fesses d'Arthur, ne chipera plus les balles rebondissantes dans la chambre de Lili, ne se prélassera plus au soleil comme un pharaon, ne bondira plus sous la lune comme un dieu-chat. Je ne suis pas bête, ni petite comme ma sœur. J'ai compris. Mais je le vois quand même.

Je vois sa tête et ses petites pattes blanches à la porte de la cuisine. Je le vois ramper derrière l'écureuil sur la branche. Je le vois avec moi dans le jardin. Et, le soir, il gratte à la fenêtre de ma chambre en faisant des yeux de chat botté.

Je ne suis pas la seule. Ma mère le voit traverser le jardin quand elle travaille à son bureau. Elle le voit dormir sur ses papiers. Même mon frère l'a vu. Et pourtant, mon frère, c'est pas le genre à voir des trucs qui n'existent pas.

\*\*\*\*\*

Les cendres sont arrivées dans une jolie boîte rouge bordeaux avec un oiseau dessiné dessus. Un chat aurait été plus approprié, mais Maman a expliqué que chez les Égyptiens, l'esprit s'envolait sous la forme d'un oiseau. En tout cas, j'ai compris ça...

On préférerait qu'il fasse beau pour disperser les cendres parce qu'il n'est pas question de faire des choses tristes quand il pleut. C'est « rond dedans\* », dit ma mère. Et puis c'est trop comme dans les films. Nous, on voulait enterrer Aladin sous le soleil.

Il a plu pendant des jours et des jours ; la boîte attendait sur une étagère de la bibliothèque. Je l'ai soulevée. C'est incroyable comme la mort ne pèse pas lourd, finalement.

\*\*\*\*\*

Quand la boîte est arrivée, Lili a dit :

– C'est même pas vrai qu'Aladin est dedans. Il est trop grand.

Et puis elle a pleuré parce qu'elle voulait une momie. Je croyais qu'elle avait pigé, mais non. C'est pas sa faute. Personne n'a osé prononcer le vrai mot. Arthur a dit « parti », Papa « disparu », Papi qu'Aladin avait « cassé sa pipe » et Maman « DCD ».

Alors, quand Lili a demandé pour la millième fois où était Aladin, je me suis sacrifiée pour qu'elle comprenne. J'ai fait le taf :

Moi – Mort.

Lili – Ça, je sais.

Quoi ? Pas de menton qui tremble ? Pas de « ouin ouin » ?

Elle a sorti la tétine de sa poche.

Lili – Mais kèch que cha feut dire ?

J'ai fait comme si je n'avais pas compris. J'avais besoin de temps pour réfléchir.

Elle a enlevé la tétine.

Lili – Qu'est-ce que ça veut dire e-xac-te-ment ?

Elle a dit « exactement » comme ma mère quand elle veut qu'on « précise notre pensée ».

Moi – E-xac-te-ment-je-ne-sais-pas.

C'était nul comme réponse. Elle a froncé les sourcils.

Lili – Il est avec le hamster du voisin, qui a été mangé par le chien de l'autre voisin ?

Elle a repris la tétine.

Moi – Peut-être.

Lili – Che chrait nul. Un chat avec un amchter.

Que répondre à ça ?

Lili – À quoi ça sert d'être grand, si on sait jamais rien ?

Moi – Je sais PLEIN de choses que tu ne sais pas, OK ?

Lili – Quoi ?

Moi – Que... qu'il y a huit planètes dans le Système solaire... que... qu'une année-lumière, c'est 9 500 milliards de kilomètres... que... qu'il y a un temps qui s'appelle le « passé simple » alors que c'est même pas vrai !

Lili – Et les choses importantes ?

Elle avait raison. Lili commence à avoir souvent raison. C'est embêtant. Je suis allée dans mon coin lecture, genre : « C'est bon, laisse-moi tranquille, maintenant. » Elle s'est laissée tomber sur les coussins à côté de moi.

Lili – T'es sûre qu'il reviendra pas ?

Moi – Mmm...

Lili – Comment t'es sûre ? Tu sais même pas où il est parti !

Moi – Parce que ça, c'est sûr : un mort ne revient pas.

Lili avait vraiment l'air d'avoir besoin que je sois sûre. Alors, en y réfléchissant bien :

Moi – Enfin... sauf si c'est un zombi...

Lili – Tu vois ? Aladin peut revenir en zombi !

Moi – Mais non ! C'est pas ce que j'ai dit. T'as déjà vu un chat zombi, toi ?

Lili – Nan, parce que chsuis petite.

Elle enlevait et reprenait sa tétine sans arrêt. Fatigant.

Lili – C'est peut-être comme les momies ? On n'en avait jamais vu. Et puis *bim*, tout à coup, on en a vu ! Et même des crocodiles ! Et c'était incroyable !

Moi – Mmm...

Lili – On a oublié de faire la momie d'Aladin, mais peut-être qu'il reviendra comme un zombi ?

Je sentais la tristesse de Lili. Je savais qu'elle réfléchissait à fond pour trouver une solution, pour que ce ne soit pas « pour toujours ». Je le savais parce que moi aussi, je cherchais.

Moi – Tu sais, même s'il n'est plus là, je le vois quand même. Et j'ai demandé à tout le monde : Papa, Maman, Papi. Tout le monde le voit de temps en temps. Même Arthur.

Ça, c'était la preuve dont elle avait besoin. Elle a hoché la tête et elle a tétiné comme une dingue.

Lili – Alors, ch'est pas qu'il a dichparu eg-jac-te-ment.

Moi – Mmm...

Lili – Juste qu'il peut plus attraper des souris.

Elle a mis sa main dans la mienne. Il n'y avait plus rien à dire.

\*\*\*\*\*

L'hiver est arrivé. Avec l'école, les devoirs, les chocolats chauds, la dyslexie, les copines. Et ça a recommencé. Le temps passait, quoi.

Aladin était dans la jolie boîte bordeaux avec un oiseau dessus. Il attendait qu'il fasse beau.

Parfois, Maman changeait la boîte de place. Elle disait qu'Aladin devait en avoir marre d'être toujours à côté des mêmes histoires. Ma mère est maniaque avec la bibliothèque. Elle range les écrivains par nationalité, et ensuite entre eux, en se demandant si Machine s'entendrait bien avec Bidule. Ça lui arrive de les changer de place en pleine nuit.

– Je crois que Prévert sera mieux à côté de Queneau. Baudelaire doit le déprimer, à force...

Ou :

– Les Allemands ? À côté des Chinois ? Non, des Japonais, c'est mieux. On va mettre les Russes à côté des Chinois.

Quand elle est comme ça, vaut mieux pas la déranger.

Un jour, il a même neigé. Aladin détestait la neige. Il marchait dedans en levant haut ses pattes d'un air dégoûté. Ça n'aurait pas été cool de l'enterrer dans un truc qu'il n'aimait pas.

\*\*\*\*\*

Après Noël et les vacances blanches, il s'est mis à faire de moins en moins froid et de moins en moins nuit quand on se levait pour aller à l'école. Et, finalement, le Temps Vert est arrivé.

Romane, la fille d'une amie de ma mère, est venue passer quelques jours à la maison. Je ne la connaissais pas beaucoup et pourtant c'était comme si.

Quand on n'a pas école, on en profite pour faire tout ce qu'on ne peut pas faire avec son corps quand il est obligé de rester immobile comme une momie en classe. Mais ce mercredi-là, il n'y avait pas danse, et Maman nous a proposé : « On mange une glace dans le jardin en ne faisant rien ? »

On était là, toutes les quatre, tranquilles, quand elle a débarqué. Une petite chatte blanche tachetée de gris avec une bouille de castor et deux colliers, dont un avec une clochette. Elle s'est frottée à nous, a fureté partout en tintinnabulant\*, comme si elle était chez elle. Lili était tout excitée.

Lili – Clochette va dans tous les endroits qu'Aladin aimait !

Moi – Peut-être qu'elle suit une trace invisible ?

Lili – On peut la garder, Maman ? S'il te plaît !

Maman – Elle a un tatouage et deux colliers. On dirait qu'elle appartient à quelqu'un qui n'a pas du tout envie de la perdre !

Romane – Si Clochette était ma chatte, je n'aimerais pas qu'on me la pique.

La chatte s'est étirée au soleil, en offrant son ventre blanc aux caresses. Je pensais à Aladin. La plupart du temps, j'arrivais à dribbler la peine en me concentrant sur quelque chose, comme lire ou apprendre les tables de multiplication. Je savais aussi qu'il ne fallait jamais que je pense à mon chat avant de dormir parce que tout est pire avant de dormir. Mais, parfois, la tristesse est plus rapide. L'apparition de Clochette a provoqué une grosse grosse vague...

Maman a un flair spécial pour deviner mes boules au ventre. Elle a dit :

Maman – Et si Aladin nous avait envoyé une messagère ? Je crois qu'il en a marre de croupir sur l'étagère, au milieu des

livres.

Même avec la boule, ça m'a fait rire d'imaginer Aladin accroupi\* sur l'étagère.

Romane – C'est une jolie messagère.

Lili – Alors c'est aujourd'hui qu'on fait l'enterrement ! Youpi ! Je vais mettre mon déguisement d'enterrement.

Et elle est partie à toute vitesse dans le garage, où se trouve la malle à costumes.

Moi – Pff ! Se déguiser, c'est un truc...

J'allais dire « de bébé », mais Romane a lâché :

– ... génial !

En vrai, on s'est bien amusées. Lili a mis mon vieux costume de fée Clochette. Maman avait une robe d'Halloween avec des toiles d'araignée. Romane a trouvé une tenue de pirate. Moi, j'ai choisi une cape et la baguette d'Harry Potter, qui appartenaient à Arthur. Romane nous a maquillées. Puis elle a lancé la musique des *Aristochats* sur son téléphone et Maman est allée chercher la boîte bordeaux sur l'étagère.

On a fait lentement le tour du jardin en éparpillant les cendres grises et blanches dans les endroits préférés d'Aladin : sous le laurier-sauce, sous les bambous, dans le potager, sur la terrasse de la cabane où Maman travaille...

Les garçons sont arrivés. Papa a choisi un déguisement de chevalier ; Papi, son gilet de fête (rouge) et un vieux haut-de-forme cabossé. On a creusé un trou, versé dedans le reste des cendres et rebouché. Il ne restait plus qu'à planter un framboisier, parce que la framboise, c'est mon fruit préféré et que ça fera plein de petits cœurs rouges en été. Enfin, on a posé un écriteau :

*Aladin,  
notre chat  
pour toujours*

C'est quand on n'a plus rien eu à faire que le menton de Lili a tremblé. Alors je me suis lancée :

Moi – Aladin, merci d'avoir été mon chat. De nous avoir choisis. On est restés cinq ans et demi ensemble, et c'était pas beaucoup. Mais c'était déjà bien. Tu me manques et tu me manqueras toujours. Aladin, maintenant, tu peux devenir un oiseau. Tu peux t'envoler...

– On ne t'oubliera jamais, a dit Maman.

– Tu étais un grand guerrier, a dit Papa.

– J'aurais voulu te connaître, a dit Romane.

– Au revoir, camarade, a dit Papi.

Arthur a appelé en vidéo. Il avait noué une cravate au-dessus de son tee-shirt de rugby.

Arthur – J'ai écrit quelque chose... Hum hum... Aladin, tu étais un chat génial et écolo qui savait recycler les souris. Merci, chaton, pour ces cinq années de tendresse, de jeux, de fidélité, de rigolade, de complicité, de réconfort, d'intelligence fine. Ce fut un privilège de recevoir l'amour que tu nous as ronronné jour après jour...

Il s'était drôlement appliqué, mon frère. Il avait même conjugué le passé simple !

– ... Et puis tu aimais dormir sur mes fesses, et ça, c'est pas rien !

On a rigolé.

– À toi, Lili...

– Je t’aime.

On a pleuré.

Pendant qu’on parlait, Clochette était assise à côté de l’écriteau et elle balançait la queue. Elle nous avait suivis à chaque étape de l’enterrement ensoleillé d’Aladin. Mais quand Lili s’est retournée pour la prendre dans ses bras, elle avait disparu.

Après ce jour, on ne l’a plus jamais revue.

\*\*\*\*\*

Tous les soirs, avant de m’endormir, je regarde la photo d’Aladin sur mes genoux, minuscule, et moi aussi. Il a été tellement malin de nous envoyer cette messagère pour nous rappeler qu’il ne pouvait pas rester toute sa mort sur une étagère. Même avec des livres pour lui tenir compagnie.

# LE GRAND-PÈRE

La troisième fois qu'elle est arrivée, c'était encore différent. Je savais le désordre des choses, j'avais même un peu compris le système de la tristesse.

La tristesse, elle vient d'abord comme un tsunami qui envahit tout, casse tout, emporte tout. On essaye juste de ne pas se noyer.

Ensuite, elle fait des vagues. Des hautes, des petites, des violentes, des douces... Ça dépend. Là, il faut être malin pour deviner s'il faut plonger dessous ou se laisser emporter. De toute façon, il faut attendre que ça passe.

Plus tard encore, elle fait comme un clafoutis\* de fond en permanence, avec, de temps en temps, des jaillissements. Faut se méfier : on croit qu'on est habitué, mais, tout à coup, on perd pied et on avale un gros coup de tristesse par le nez.

Ah oui, parfois, la tristesse est congelée, et il faut la décongeler d'abord.

\*\*\*\*\*

En rentrant de l'école, j'ai trouvé un mot de Maman sur la porte : « Prends les clefs dans la cachette. Je t'appelle. » J'ai récupéré les clefs dans le panier du vélo de Lili. Le téléphone a sonné quand j'ouvrais la porte.

Maman – Ambre ? Ça va ? Pas de problème pour ouvrir la porte ?

Moi – Ben, non, puisque je te parle...

Ma mère aurait dû rigoler, mais il y a eu un silence.

Moi – T'es où ? Et Papi ? Il doit m'aider pour mon devoir d'histoire. J'ai décidé de faire un exposé sur les arrachistes !

Re-silence. Chez ma mère, c'est rare.

Moi – Allô ? Maman ?

Maman – Je suis à l'hôpital, avec Papi. Il va être opéré, mais ne t'inquiète pas.

« Ne t'inquiète pas » ? Les parents, des fois...

Moi – Opéré de quoi ?

Maman – Du cœur, il a fait un petit arrêt cardiaque. C'est quand le cœur s'arrête de battre. Mais il a repris et Papi va bien. On va l'opérer pour éviter que cela se reproduise.

Moi – Pourquoi son cœur s'est arrêté de battre ?

Maman – Écoute, ma libellule, je t'expliquerai mieux tout à l'heure. Papa va rentrer plus tôt et, si tu veux, tu pourras venir avec lui à l'hôpital.

Dans les séries, chaque fois qu'une chose mauvaise arrive, d'autres suivent. C'est la loi des séries. Dans la vie aussi.

\*\*\*\*\*

J'ai aidé Papa à faire une petite valise pour Papi. J'y ai mis sa casquette préférée, ses mots croisés « Super Champion » et le livre qui était sur sa table de chevet, *Zazie dans le métro*<sup>1</sup>.

Dans la voiture, j'ai ouvert le livre au hasard. J'étais curieuse parce que Papi rigolait quand il le lisait.

« Retraite mon cul, dit Zazie. Moi c'est pas pour la retraite que je veux être institutrice. »

Glups, un gros mot. Je me demande pourquoi il y a un « l ».

J'ai continué.

« Alors ? pourquoi que tu veux l'être, institutrice ?

– Pour faire chier les mômes, répondit Zazie. Ceux qu'auront mon âge dans dix ans, dans vingt ans, dans cinquante ans, dans cent ans, dans mille ans, toujours des gosses à emmerder. »

J'ai rigolé, et Papa m'a regardée dans le rétroviseur, l'air intercalé\*, mais il n'a pas vu le livre.

« [...] Je leur ferai lécher le parquet. Je leur ferai manger l'éponge du tableau noir. [...] Je leur botterai les fesses. Parce que je porterai des bottes. En hiver. Hautes comme ça (geste). Avec des grands éperons pour leur larder la chair du derche. »

Elle est féroce, Zazie. Elle a dû avoir encore plus de galères que moi à l'école. À côté de ce qu'elle raconte, mon ancienne maîtresse du CM1, madame Dutron-Rifot, était méga cool...

C'est fortiche, la littérature : ça peut transformer des sorcières en fées. Ou le contraire.

\*\*\*\*\*

Je n'étais jamais allée dans un hôpital. C'est grand comme le lycée d'Arthur, avec un accueil comme dans un hôtel, sauf qu'il y a des médecins en blouse blanche partout et des gens en fauteuil. C'est pas le même genre de voyage. Il y a aussi une cafétéria, un peu comme la cantine, mais en meilleur.

Quand on entre dans la chambre n° 505, on voit Papi assis dans un fauteuil, avec une drôle de blouse bleue et sans chapeau.

Ça me fait drôle parce qu'il est toujours bien habillé, avec des chemises à carreaux qu'il repasse lui-même, des bretelles et parfois un gilet « de bourge » avec des petites poches où il met sa pipe, le tabac, des noisettes, ses lunettes...

Il fait très attention à ce que les couleurs soient assorties, mais pas trop, et il faut que les carreaux de la casquette aillent avec ceux de la chemise. Il dit que c'est tout un art, de bien s'habiller sans le faire remarquer. Qu'il faut de l'humour. Par exemple, s'il a le gilet de bourge, il choisit une casquette plate et pas de cravate. S'il est en salopette pour jardiner, il porte un chapeau melon – logique. Et toujours une rose rouge à la boutonnière. Mais jamais de bonnet à pompon ni de pantoufles.

Papi – Salut, camarade ! J'espère que tu m'as apporté ma pipe.

Maman – Pas de pipe à l'hôpital, Papa... Tu le sais bien.

Papi – Pa pi pe pi pa pa...

Il se moque gentiment, mais Maman n'a pas l'air dans son assiette. Il lui fait un clin d'œil.

Papi – Vous ne voulez pas aller nous chercher un goûter à la cafèt', tous les deux ? On a des trucs à se dire, Ambre et moi. Et ce ne sont pas vos oignons.

Papa saute sur la tactique de diversion.

Papa – On te ramène ça, Benoît, un bon gros goûter !

J'attends qu'ils sortent et je donne ses affaires à mon grand-père.

Moi – Papi, ça veut dire quoi, « derche » ?

Papi – T'aurais pas lu mon livre, toi ?

Moi – Je l’ai juste feuilleté vite fait. Alors, ça veut dire quoi ?

Papi se lève, se tourne. Sa chemise de nuit est ouverte derrière.

Papi – C’est ça !

Il la ferme vite et je vois que dalle, mais ça nous fait bien rire.

Papi – Attends encore un peu pour lire *Zazie dans le métro*, d’accord ?

Je m’assois sur le lit. Il est drôlement haut, je peux balancer mes jambes, et Papi me montre comment le manœuvrer, relever les pieds ou la tête. Il sort de la valise sa casquette et son gilet, qu’il enfle par-dessus la blouse à derche. Il se ressemble plus. Je décide d’aller droit au but.

Moi – Tu vas mourir, Papi ?

Papi – Ça te turlupine, pas vrai ? Après l’arbre, le chat, tu te dis que ça va être le grand-père ?

Il a tout compris, comme d’hab’.

Moi – Alors, tu vas mourir ?

Papi – J’ai pas encore trouvé le moyen de faire autrement.

Moi – Bientôt ?

Papi – J’espère que non.

Moi – À cause de ton cœur ?

Papi – Tu savais que le mot « courage » vient du mot « cœur » ? Avoir du courage, c’est avoir du cœur.

Je savais pas. Mais j’ai repéré la manœuvre de distraction.

Papi – Écoute, les médecins assurent que c'est une opération simple et que mon état général est excellent. Encore quelques examens, et *hop*, dans trois jours, on règle le problème.

Il a compris tout seul qu'il noyait le poisson.

Papi – D'accord. Si tu veux savoir si c'est risqué parce que je suis âgé, je ne peux pas prétendre le contraire. Disons que, logiquement, je suis le premier sur la liste pour aller au front. Mais la mort a une logique très personnelle et beaucoup d'imagination. Elle sait ménager des surprises.

Moi – Des mauvaises surprises.

Papi – Parfois des bonnes ! Des gens que l'on pensait condamnés guérissent, on trouve un nouveau médicament...

Moi – Mais ça, c'est une bonne surprise de la vie, pas de la mort !

Papi a mis sa pipe éteinte dans sa bouche.

Papi – La mort ne devrait même pas être une surprise du tout. Puisque c'est la seule chose dont on est sûrs.

Moi – Alors, pourquoi ça nous surprend ?

Papi – Parce qu'on ne s'y prépare pas. Parce qu'on pense que ce n'est pas bien de mourir.

Moi – Ben, c'est vrai ! C'est pas bien ! C'est triste ! Tout le monde est triste qu'Aladin soit mort !

J'étais en colère.

Moi – Je veux pas que tu meures, Papi.

J'ai commencé à pleurer, c'était obligé.

Papi – Moi non plus, figure-toi.

Il me tend une boîte de mouchoirs en papier.

Papi – *Boubele*, la mort est triste pour ceux qui restent. Mais on ne sait rien de ceux qui partent. Et si de magnifiques surprises nous attendaient ensuite ?

Je renifle.

Moi – On n'est même pas sûrs qu'il y aura un « ensuite » !

Papi – Ouais, on n'est sûrs de rien. Zazie dirait : « On cause, on cause, c'est tout ce qu'on sait faire. »

Je réfléchis en balançant mes jambes, ça aide. Je suis là avec mon grand-père. Je suis bien. Il a les silences de mon arbre. Et les tendresses de mon chat. Il me fait rire comme mon frère et ne m'énerve jamais comme ma sœur. Je soupire.

Papi – En même temps, si on ne sait rien, on peut tout imaginer...

Moi – Même un « ensuite » super fortiche !

Papi – Exactement ! Celle-dont-on-ne-sait-rien est peut-être la plus grande des aventures !

Il ajuste son gilet, ôte sa casquette et salue bien bas.

Papi – L'amor, je te salue !

Ça nous fait rire. Il en oublie qu'il n'y a rien dans sa pipe et il tire dessus. Ça n'a pas l'air bon.

\*\*\*\*\*

Puisque Maman est restée à l'hôpital pour dormir avec Papi, le soir, on a mangé des pizzas. C'est la tradition, quand ma mère n'est pas là. On fait tout ce qu'on n'a pas trop le droit de faire en même temps : manger des pizzas, des bonbons, regarder la télé en semaine, se coucher plus tard... Un avantage collatéral !

Pourtant, je n'ai pas réussi à être aussi contente que d'habitude, pas aussi contente que Lili qui a fait une pizza aux nounours à la guimauve.

Une fois dans mon lit, j'ai utilisé la technique de Maman pour chasser la boule au ventre : on transforme la boule en petits morceaux et on leur règle leur compte un par un.

J'ai posé une main sur mon ventre pour repérer ce que je sentais quand je pensais à la mort de mon grand-père. D'abord, de la peur. Peur d'être triste. Peur qu'il me manque. Peur qu'il disparaisse complètement.

Pour mon arbre, le plus difficile, c'était que je n'avais jamais imaginé qu'il puisse mourir. Après, j'avais eu peur de ne plus l'aimer autant parce qu'il ne serait plus le même. Mais, en fait, je l'aime toujours autant, et je ne me souviens même plus très bien comment il était avant d'être foudroyé. Donc, cette peur n'a servi à rien.

Pour Aladin, je savais qu'il était malade et qu'il ne pouvait pas guérir. Pas de surprise. Mais une grande tristesse de le voir devenir de moins en moins lui. J'avais eu peur qu'il ait mal en mourant mais c'était avant qu'il avait eu mal.

La boule au ventre a bougé sous ma main. J'ai commencé à y voir un peu plus clair. Après la peur et la tristesse, voilà la colère.

La colère, j'avais pas mal pratiqué avec Morgane Lapest. Je sais la faire sortir en boxant le punching-ball d'Arthur, ou en pédalant à toute vitesse, ou en faisant des pirouettes jusqu'à ne plus pouvoir respirer. Voilà ce qu'il me fallait : un peu d'action ! Réfléchir, ça aide, mais ça ne suffit pas.

J'allais les regarder dans les yeux, une par une – peur, tristesse, colère – genre : « OK, je sais que tu es là, mais je sais

aussi que tu vas pas toujours faire aussi mal, alors c'est pas la peine de te la péter... »

Je me sentais un peu mieux, mais j'avais besoin d'un allié. J'ai pris ma tablette sous ma couette et j'ai écrit à Arthur.

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Comment tu te prépares à un match de rugby super important ? Comment tu t'entraînes ?

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Il est 22 h 30. Pourquoi tu ne dors pas ? Ça va ?

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Ouais, ça va.

Tu peux répondre, stp ?

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Ça dépend de l'adversaire et du temps que tu as pour t'entraîner avant le match.

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Imagine les All Blacks ? C'est mille fois pire. J'ai trois jours.

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Je dirais qu'il te faut un entraînement super intensif, en variant les exercices. Une nourriture saine et du repos.

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Sérieux ? Genre haricots verts ? Pas des champignons, quand même ?

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Laisse tomber les légumes. Des céréales le matin, des pâtes le soir, des protéines, des blancs d'œufs. Pour les exercices, vas-y graduellement, et n'oublie jamais de t'échauffer et de boire beaucoup.

Autre chose : essaye de ne pas voir l'adversaire comme un ennemi. J'ai évolué par rapport à ça.

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Ah bon ? Tu vois les gars balèzes d'en face comme des amis ??? (🙄)

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Quand même pas. Juste comme des joueurs avec qui je vais disputer un match de toutes mes forces. Je joue pour gagner, mais je n'ai pas besoin de les détester pour gagner.

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Ça change quoi ?

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Quand je perds, il n'y a pas de haine. Franchement, c'est pas mal. Tu te prépares à quoi exactement ?

Je lui ai dit qu'il fallait que j'éteigne. Je ne voulais pas qu'il s'inquiète.

Arthur m'a un peu embrouillée. C'est plus facile de voir Lamor comme une ennemie et de la détester. En même temps, c'est pas malin puisqu'elle gagne toujours.

Bon, donc Lamor Allblacks n'était ni une amie ni une ennemie. Seulement une partie à jouer. J'allais m'entraîner à la mort de Benoît de tout mon cœur (courageusement). Dire le vrai nom de l'adversaire et appeler mon grand-père par son prénom faisait partie de l'entraînement. Il me restait trois jours avant la bataille de l'opération. Il n'y avait pas de temps à perdre.

\*\*\*\*\*

Le premier jour, j'ai suivi les conseils d'Arthur. Pour l'échauffement, j'ai choisi la colère. La colère me fait chaud au corps, alors que la peur me donne froid. C'est pas pour rien qu'on dit « rouge de colère » et « glacé de peur » ou « avoir des sueurs froides ». En revanche, je ne trouve pas que la peur soit particulièrement bleue ni la rage verte. On n'est pas toujours d'accord sur les goûts et les couleurs, la langue française et moi.

Donc, après l'école, j'ai pédalé à fond les ballons jusqu'au champ de tournesols. Je l'ai traversé pour me retrouver tout au milieu, dans un océan de fleurs jaunes, toutes tournées du même côté pour écouter le soleil.

J'avais apporté un carnet de dessins « Crabouillage de Morgane Lapest » qu'Arthur m'avait envoyé en CM1 pour me remonter le moral. Sur le premier dessin, Morgane est bien habillée, coiffée, impeccable. Sur le deuxième, un peu moins. Sur le troisième, elle est un peu tordue, etc. Sur le dernier, elle est complètement crabouillée. Quand on fait défiler les pages du carnet, les dessins se mettent en mouvement, comme un film. L'année dernière, je ne pouvais pas aplatir Morgane pour de vrai, alors ça m'avait bien aidée.

Je me suis couchée par terre, dans le soleil des tournesols, et j'ai cherché la colère. Elle n'est pas venue. Ce champ était trop beau pour la colère. Et maintenant je me fichais complètement de cette fille qui m'avait fait tellement souffrir.

J'ai posé la main sur mon ventre. J'ai ressenti... de l'amour pour mon arbre, pour mon chat. De l'amour intact. Mais quand même pas pour Morgane, faut pas exagérer...

\*\*\*\*\*

Le deuxième jour, au petit déjeuner, j'ai englouti un gros bol de céréales, des fruits secs et des œufs. Avant de commencer mon entraînement dans un coin du jardin que les fourmis aiment bien. Je leur ai donné des miettes, qu'elles se sont mises à transporter à la queue leu leu. J'ai choisi la plus courageuse, celle qui portait la plus grosse miette, et j'ai imaginé qu'elle mourait, *PAF*, tout de suite, d'une crise cardiaque. Que son cœur de fourmi s'arrêtait. Mais pendant que je me demandais quelle taille pouvait bien faire le cœur d'une fourmi, je l'ai perdue parmi les autres.

Les fourmis se ressemblent toutes, je n'arrive pas à voir qui est qui, ça ne me rend pas vraiment triste d'imaginer que l'une d'entre elles disparaît.

Alors, je suis allée dans la chambre de Lili pour m'entraîner sur un animal plus proche de moi.

Lili – Tu viens jouer avec moi ?

Elle a sorti ses PetShop, qui étaient les miens avant. J'avais bien envie de jouer, mais ce n'était pas le moment. Je me suis assise en tailleur devant le petit aquarium, comme Maman quand elle médite. « J'inspire... J'esspire... »

Lili – Tu veux pas jouer ? Je te prête l'ours blanc, mon préféré. Oh là là, t'as de la chaaaaance !

*Inspire... Essp...*

Lili – Pourquoi tu regardes Plouf comme ça ?

Moi – Chut ! Je m'entraîne.

Lili – C'est même pas vrai. Tu fais rien.

Moi – Je te dis que je m'entraîne. Tais-toi.

Lili – Tu t'entraînes à quoi ?

Moi – J'imagine qu'il est mort.

Lili a ouvert la bouche, m'a regardée comme si je n'étais plus sa sœur, a attrapé le bocal de Plouf, son poisson rouge, et l'a serré sur son cœur. Et bien sûr :

– *Ouin, ouin...*

J'ai laissé tomber les animaux.

\*\*\*\*\*

Le soir, après les devoirs, j'ai aidé Papa à la cuisine. Il coupait les légumes en écoutant les mauvaises nouvelles à la radio et j'étais la sauce tomate sur la pizza – pizza maison, quand même ! J'essayais d'imaginer la mort des gens en me concentrant à fond sur la sauce tomate. Et puis, au moment de râper le fromage, je me suis déconcentrée. Je devais peut-être

plutôt m'entraîner avec des gens que je connaissais pour de vrai ?

\*\*\*\*\*

Le troisième jour, à l'école, j'ai imaginé la mort des maîtresses, des dames de la cantine, des copains, des bébés dans la crèche. Résultat : je n'arrêtais pas de pleurer. Si on commence à pleurer avant le match, avant la bataille, on décourage le courage. Ce n'était pas une bonne idée. Et puis c'est pas logique : les bébés sont loin du front normalement, c'est des réservistes.

\*\*\*\*\*

Le soir du troisième jour, la veille de l'opération, j'ai décidé de durcir l'entraînement, d'y aller un bon coup. Sous la couette, j'ai regardé la liste de mes peurs avec ma lampe de poche et j'en ai rayé quand elles appartenaient au passé ou au futur.

– ~~La craie sur le tableau quand madame Dutron Rifot était fâchée.~~ PASSÉ !

– ~~Ne pas avoir de copines.~~ PASSÉ !

– ~~Rater ma pirouette le jour du spectacle.~~ FUTUR !

À cet instant pile, j'ai entendu la chouette ululer. Rien que le mot donne des frissons. Voilà quelque chose qui me faisait vraiment peur dans le présent ! L'obscurité dans les bois.

J'ai mis mes tennis et un pull sur mon pyjama, et j'ai descendu l'escalier sans faire grincer la quatrième marche. J'ai ouvert la porte de la cuisine qui donne sur le jardin. Ça allait, j'étais encore en territoire connu. J'ai salué le hérisson qui mange les gluants dans le potager. Je n'étais pas pressée, je savais que la peur m'attendait, après le mur, dans le bois, dans le tapis du noir\*.

J'ai sauté le mur en grimpant sur le portail du voisin. Mes pas faisaient du bruit dans la nuit. Et mon cœur encore plus. Je suis passée sous des cordes qui délimitent le bois. Au début, je ne voyais rien, je trébuchais. Petit à petit, j'ai commencé à deviner des ombres, des masses. Il faisait quand même drôlement noir. J'ai eu envie de rentrer à la maison, dans ma chambre, sous ma couette, avec Lili qui respirait pas loin. Mais la chouette appelait, me rappelait mon entraînement.

J'ai choisi un arbre, je me suis assise contre lui. J'ai fermé les yeux. Noir sur noir. J'écoutais mon cœur, qui s'exerçait désespérément au courage, j'ai pensé au cœur usé de mon grand-père, aux cœurs microscopiques des fourmis, aux cœurs lointains des Chinois, à tous les cœurs du monde. Des petits points se sont allumés sous mes paupières. Même le noir dans le noir n'est pas complètement noir. Je les ai regardés clignoter. Je me suis dit que chaque étincelle était une créature, un être vivant, un membre de la famille. L'arbre derrière moi était vivant. Et par ses racines, il communiquait avec mon arbre et avec tous les arbres de la terre. On était tous ensemble dans l'ordre et le désordre du monde. J'étais liée à tout ce qui existait de plein de façons lointaines et inconnues. Et peut-être aussi à ce qui n'existait pas...

Si les arbres échangeaient en secret sous la terre, si les dauphins se parlaient dans la mer, si le temps voyageait dans la lumière, pourquoi je ne pourrais pas continuer à aimer mon arbre, mon chat et mon grand-père pour toujours ?

Sous ma main, la boule s'est défaite en milliers d'étincelles.

\*\*\*\*\*

Le lendemain, le téléphone a sonné pendant le petit déjeuner. C'était l'hôpital...

\*\*\*\*\*

C'est le premier jour des vacances du Temps Jaune. Les abeilles sont sorties, les oiseaux rayent le ciel, les écureuils font des allers-retours entre les arbres et leurs cachettes. Et vous savez quoi ? Je viens de découvrir des pousses vertes sur la souche de la partie brûlée de mon arbre ! Dommage que les chats ne repoussent pas. J'écris dans le potager. J'attends que mon chat se transforme en framboises.

– Qu'est-ce que tu fais, Ambre ?

– Je termine un truc que j'avais commencé. Ça s'appelle *Discours fumeux*. Tu veux que je te le lise ?

« Papi, tu étais un grand guerrier des arrachistes. Chaque fois que je verrai des tresses africaines, je penserai à toi. Chaque fois que je ferai la révolution, je penserai à toi. Chaque fois que je prendrai le métro, je penserai à toi. Chaque fois que j'aurai besoin de courage, je penserai à toi... Chaque fois que j'oublierai que c'est pas obligé de penser comme tout le monde, je penserai à toi. Tu m'as appris tellement de choses dans toute ma vie que je peux plus oublier la vie. »

– C'est un très beau discours funèbre.

– Ouais, funèbre. J'ai un peu copié sur celui d'Aladin. Ça fait rien ?

– Au contraire, c'est un honneur.

– Notre plan a marché, hein ? Tu t'es entraîné, toi aussi ? Tu as fait les listes des « plus » et des « moins » ?

– Bien sûr ! On échange ?

Je lui donne le discours et il me tend une feuille. La liste des « plus » est immense. Celle des « moins », toute petite.

– C’était vraiment une bonne idée. Chaque fois que j’écrivais un « plus », je le revivais. Par exemple, en écrivant « ouverture de ma première voie dans les Pyrénées », j’ai tout ressenti à nouveau : la joie, la fierté, la beauté... J’ai revécu un condensé de toute ma vie en deux jours. L’essentiel de la joie.

J’ai jeté un œil sur l’autre liste, celle des « moins ».

« Le départ d’Eva. »

J’ai regardé fixement le prénom interdit. Eva, c’était ma grand-mère. Arthur se souvient très bien d’elle. Il dit qu’elle était joyeuse, qu’elle dansait et chantait tout le temps, comme Lili, et qu’elle ratait tous ses gâteaux.

On peut parler de tout avec Papi, des choses difficiles de la vie et de la mort, de la révolution, des stratégies. Mais pas d’Eva. Eva, c’est un mystère.

– Ta liste des « moins » est vraiment petite.

– C’est comme si le temps s’était transformé en ardoise magique. Les choses difficiles ont été dépassées, elles n’ont plus d’importance, elles ne font plus mal. En quelque sorte, elles ont été gommées par les belles choses, qui, elles, ne s’effacent pas.

– C’est pratique !

– N’est-ce pas ? Et si on allait se promener ?

– Manger des glaces ?

– Acheter un nouveau chapeau !

– Commander au resto chinois ?

– Trouver une copine pour Plouf !

Je prends la main de Papi Benoît et on s’en va.

Un jour, c'est sûr, mon grand-père va mourir, mais c'est pas aujourd'hui. Et j'ai compris un truc : la meilleure façon de s'entraîner à la mort, c'est de prendre le courage dans son cœur et de se concentrer sur la vie. La vraie, hein ? Pas celle d'avant ni celle d'après. Celle de maintenant !

\*\*\*\*\*

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Hé ! T'as pas un peu triché ? Tu as dit que tu ne ferais pas de suspense !

**De :** Ambre

**À :** Arthur

Non, monsieur. Un suspense, c'est quand on sait qu'il y a une bombe et qu'elle va exploser à un moment. Et qu'on passe tout le temps du film à attendre qu'elle explose. Je CROYAIS que Papi allait mourir, mais je ne le SAVAIS PAS. Je l'ai su qu'à la fin. Et le lecteur aussi.

**De :** Arthur

**À :** Ambre

Hmm... Et tu appelles ça comment ?

**De :** Ambre

**À :** Arthur

J'appelle ça une BONNE SURPRISE !

P.S. : La meilleure surprise de la mort, c'est quand elle ne vient pas. 😞

PAULINE ALPHEN

la  
~~vie~~ <sup>VRAIE</sup> vie  
- de  
l'école



Nathan

De la même autrice, chez Nathan

---

1. Si vous voulez tout savoir sur mes galères avec la langue française et avec Morgane Lapest, lisez ***La vraie vie de l'école***.

- 
1. *Zazie dans le métro*, Raymond Queneau, éditions Gallimard, 1959

\* **Ambre :** En vrai, c'est « la partie immergée de l'iceberg ». Ça veut dire : la partie sous l'eau, qu'on ne voit pas. Je préfère dire « inondée » à cause des larmes.

\* C'est pas une faute, OK ? Je sais que c'est mon chat qui est roux, pas le galop. Ça s'appelle une figure de style. On a le droit. C'est la poésie de la langue française.

\* Ça veut dire à peu près « zut » en yiddish. Mon grand-père dit des mots en yiddish parfois.

\* Ça veut dire « petite grand-mère » en yiddish. Je sais, les langues... 🙄 En vrai, c'est comme quand Maman dit « ma coccinelle dorée », ça veut dire qu'il m'aime.

\* Lucia, dite Loulou. Vous saurez tout sur notre amitié indestructible dans *La vraie vie de l'école*.

\* Vous avez lu *La vraie vie de l'école* et vous pensez : « Oh là là, elle confond toujours. » Pas du tout ! Je sais maintenant que le mot est « anarchiste ». Mais certains mots ambrais sont entrés dans la langue de la famille ! Oui, madame !

\* **Arthur :**

L'expression est « il y a anguille sous roche », ça signifie : quelque chose de caché.

Je crois que tu as confondu avec « chercher une aiguille dans une botte de foin », qui signifie chercher quelque chose d'impossible à trouver.

**Ambre :**

OK. Mais je préfère « aiguille » parce que ce qui va se passer pique.

\* **Ambre :**

Ça veut dire « embrouiller ». Ça vient d'une technique de pêche...

**Arthur :**

D'où tu sors toutes ces métaphores aquatiques ?

**Ambre :**

Papi m'a donné son dictionnaire des expressions françaises. 😊

\* **Arthur :**

Tu veux dire « percer l'abcès » ?

**Ambre :**

Ouais, un truc qui craint.

\* Si ça ne vous semble pas clair, c'est grâce à la langue française. Tourner autour du pot, tourner sa langue dans sa bouche, faire le tour de la question. Des tours qui sont parfois des détours.

\* **Arthur :**

L'expression est « dommage collatéral ». On ne dit pas « un avantage collatéral ».

**Ambre :** Pourquoi ?

**Arthur :**

Aucune idée.

**Ambre :** C'est dommage.

**Arthur :** ☺

\* Le mot est « redondant », c'est quelque chose qui se répète, comme un serpent qui se mord la queue en rond.

\* Vous êtes épatés ? Je me suis beaucoup exercée. D'abord, il faut écrire « tintin », et ensuite « nabulant ». Après, je compte les « n » : 1 n + 2 n + 1 n. Ensuite, je n'oublie pas que c'est un « a » et pas un « e » pour le « an ». Profitez-en parce que je ne vais pas l'écrire souvent !

\* En vrai, Maman a dit « croupir ». Ça veut dire pourrir, moisir. J'aime pas trop...

\* Le mot est « clapotis ». C'est le bruit que fait l'eau quand elle n'est pas énervée. Le clafoutis, c'est le dessert préféré de mon grand-père.

\* **Arthur :**

Tu veux dire « interloqué » ?

**Ambre :**

Non, je veux dire « intercalé ». Entre la figue et la raison.

**Arthur :**

Ha ha, mi-figue, mi-raisin, pas mal ! Le mot est quand même « interloqué ». Ça signifie « surpris ».

\* **Arthur :**

Tu veux dire « tapie dans le noir » ? Cachée ?

**Ambre :**

En même temps, le tapis du noir, ça fait moins peur...